

The Secret Life of Word

(« *La vie secrète des mots* ») d'Isabel Coixet (Espagne, 2005).

Commentaire par André Jacques*



Une jeune femme employée dans une usine, apparemment fermée à toute vie émotive et sensorielle, se voit incitée par son patron à prendre des vacances. Dans la petite ville portuaire où elle a loué une chambre, elle renoue avec son ancienne profession d'infirmière en acceptant de s'occuper, sur une plate-forme de forage, d'un homme gravement blessé. Les mots échangés entre elle et lui finissent par la rouvrir sur un passé où elle s'était perdue.

(Note : ce texte est d'abord paru dans le numéro printemps-automne 2009 de la revue *Conjoncture* (Montréal), sous le titre « La vie des huitres ». Ce film a été présenté dans le cadre du cinéclub le 19 octobre 2007 et commenté par Martin Gauthier. Le texte de ce commentaire suivra.

***André Jacques** est psychologue, psychothérapeute psychanalytique, enseignant à l'Université du Québec à Montréal et coordonnateur de la série *Cinémas*.

Scènes.- Une jeune femme travaille dans une usine à emballer des rouleaux de sacs de plastique transparent. Elle est concentrée, toute à ses gestes, efficace, coupée de tout ce qui n'est pas ce qu'elle fait, sourde au bruit ambiant, aveugle à la lumière blafarde, insensible à sa fatigue. À la pause du midi, elle mange des bâtonnets de poulet et une pomme, comme elle le fera le soir dans son appartement désert. Chaque fois qu'elle se lave les mains, elle le

fait avec une barre de savon qu'elle jette aussitôt. Incitée par son patron à prendre des vacances, elle se retrouve hors saison dans un village balnéaire. Dans la chambre d'hôtel qu'elle loue, la vue du lit propre et ordonné la met hors d'elle. Elle arrache rageusement couvertures et draps et s'étend sur le matelas nu, le visage crispé en une émotion étrange et douloureuse. Prisonnière d'une histoire qu'elle emprisonne dans son silence et sa solitude...

Dans un restaurant, elle entend un homme parler de la difficulté de trouver une infirmière pour faire face à une situation urgente et délicate. Elle se présente à cet homme en lui disant qu'elle est infirmière et disponible. Elle se retrouve ainsi sur une plate-forme de forage marin. Un lieu ouvert à tout vent, coupé du monde, une sorte de coquille sur pilotis reproduisant, en une version plus élaborée et plus rassurante, la vie qu'elle a menée jusqu'alors.

Le travail pour lequel elle est engagée consiste à soigner et veiller un homme victime d'un accident qui a fait de lui un grand brûlé et l'a rendu aveugle. Souffrant, immobilisé, cet employé de la plate-forme n'en a pas pour autant perdu l'usage de la parole, ni la curiosité, ni le sens de l'humour. Il s'engage entre son infirmière et lui une conversation constamment entrecoupée par les soins et que la jeune femme tente de garder neutre et factuelle, tandis que son patient n'a de cesse franchir les barrières et d'amener la parole entre eux sur un terrain plus intime. Il le fait à même sa fantaisie, le récit de ses souvenirs, le compte-rendu de ses fantasmes. L'infirmière l'écoute, rit de ses plaisanteries, s'émeut et s'ouvre peu à peu à lui en même temps qu'elle fait accéder à la parole ce qui l'a rendue si silencieuse, si distante. Les murs qu'elle a érigés contre « cela » se fissurent et elle révèle à son patient par la parole et en lui montrant les traces qu'elle en porte, ce qui lui est arrivé quelques années auparavant dans sa Bosnie natale. L'horreur, l'humiliation, la trahison, la violence l'ont fait sécréter une gangue de silence et de torpeur...

Une île de métal

Le très beau film d'Isabel Coixet, *The Secret Life of Words* (2005), mettant en vedette la Canadienne Sarah Polley et le grand Tim Robins, est une dérive intense et poétique sur le thème de l'enfermement. Le titre même du film annonce aussi une façon de s'en sortir : le recours au pouvoir largement mystérieux de la parole.

Isabel Coixet a eu l'idée de ce film à partir d'un séjour qu'elle a fait sur une plate-forme de forage au large du Chili. « Un endroit à part entière au milieu de la mer, écrit-elle, fabriqué par l'homme, un petit univers où tout est là pour entretenir une vie minimale et répétitive... Le sentiment d'isolement y est si fort que, quand on retourne sur la terre ferme, on pense que le monde a disparu et qu'on retrouvera les rues, les parcs, les maisons vides... ». Paradoxe de ce lieu : il est ouvert sur l'infini de l'océan, mais il est habité par des personnes qui, d'une façon ou d'une autre, pour une raison ou pour une autre, tiennent à échapper au bruit et à la fureur du

monde. « *We are pretty much all loners, here¹* », dit le responsable de la plate-forme à Anna qui s'enquiert des personnes qu'elle aura à côtoyer pendant son séjour sur cette île artificielle. Des êtres plus ou moins blessés qui s'isolent non par une carapace, mais par l'éloignement.

Belle métaphore pour parler de l'univers d'Anna. Le bruit sourd, incessant, des machines, à l'usine où elle travaille, sa surdité, réelle, sa vie routi ni re et lamentablement d epouill e de plaisir contribuent à taire ce qui l'habite. Elle vit dans la torpeur. Efficace, m ecanique, isolée, impassible, apparemment inoxydable.

Mais cette plate-forme de forage, cette  le, rec e quelque chose d'une beauté aussi fascinante que terrible et inquiétante. Il y a sans doute une étrange satisfaction liée au fait de s'isoler, de s'établir en marge de tout, dans une autosuffisance au moins apparente. Pour Anna, cette satisfaction est en fait le soulagement d'avoir r eussi à construire autour d'elle un mur qui la protège contre les violences qu'elle ne cesse d'appréhender provenant d'un monde qui l'a si profondément mutilée. Sur la plate-forme, un jeune océanographe lui raconte que 25 000 vagues, petites et grosses, frappent quotidiennement les piliers sur lesquels reposent la plate-forme, la structure, l'espace habitable, le dispositif de forage. Une violence sans répit dont il est vital de se protéger sans relâche.

L'horreur

Quelle est donc cette violence dont Anna a été la cible ? Ce qu'elle finit par en raconter n'est nullement le fait d'une concaténation névrotique. Il s'agit d'un des innombrables drames de la guerre des Balkans. Isabel Coixet fait de ce conflit la trame de fond du film.

Sur des bases inséparablement ethniques, politiques, économiques et religieuses, et attis s par des leaders qui ont parfois fait figure de véritables sadiques, huit conflits à peu près simultanés ont déchiré cette région de l'Europe entre 1991 et 2001, faisant des dizaines de milliers de victimes. Sans compter ce qui s'est passé avant la montée, au début de la Deuxième guerre mondiale, du maréchal Tito (Josip Broz de son vrai nom, « Tito » étant un surnom qu'il se serait lui-même attribué avant la guerre), qui a r eussi tant bien que mal à protéger ces petits peuples les uns des autres en les unifiant en une fédération sous le drapeau précaire de la Yougoslavie.

Sans entrer dans les détails de cette guerre et de celles qui l'ont précédée, on peut considérer ce pays comme un exemple-type de la conflictualité, mais aussi de l'emmurement, qui à la fois protège les belligérants les uns des autres et exacerbe les conflits. Tito, qui gouverna de 1943 à sa mort en 1980, disait fièrement de la Yougoslavie qu'elle était composée de « six républiques (Bosnie-Herzégovine, Croatie, Macédoine, Monténégro, Serbie, Slovonie), cinq nations (Slovènes, Serbes, Croates, Monténégrins, Macédoniens), quatre langues (les 2 versions de serbo-

¹ Nous sommes presque tous des solitaires, ici.

croate, le slovène, le macédonien), trois religions (catholique, orthodoxe, musulmane) deux alphabets (cyrillique et latin), un seul parti ». Mais il y a plus : Serbes et Monténégrins sont de religion ou bien orthodoxe, ou bien musulmane, sans compter d'autres croisements. Et puis s'ajoute à ce portrait la présence éparse d'autres minorités : Albanais, Hongrois, Bulgares et Slovaques.

Une telle complexité constitue pour chaque groupe et sous-groupe un défi identitaire démesuré. Comment, dans un voisinage aussi serré, préserver son identité nationale, ethnique, linguistique, religieuse et, pour les peuples du nord du pays, certains avantages économiques ? Tito y était à peu près parvenu en développant un fort sentiment national yougoslave assaisonné de la fierté du non-alignement. Durant tout le règne du Maréchal, la Yougoslavie a en effet préservé son indépendance à l'égard de l'URSS, aussi bien que face à l'Europe et à l'Amérique, comme elle avait réussi tant bien que mal à le faire devant l'Allemagne nazie. Avec la mort du président sont réapparus les vieux démons, que lois et pactes ne pouvaient plus contenir. Et ce sont les murs qui ont pris la relève. Plus ou moins barbelés ou armés, ressurgis d'anciennes vindictes, de haines ancestrales, ils ont secrété toute la durée de cet horrible conflit hargne, fiel, venin, cruauté.

En plus des exactions et oppressions liées à tout conflit armé, celui-ci, ou plutôt ceux-ci, car les tirs étaient intensément croisés, se sont alimentés à même de profondes rancunes. Ne mentionnons que celle des Serbes n'ayant toujours pas digéré une défaite historique contre l'empire ottoman, en 1389. Slobodan Milosevic, président de la Serbie, rappellera ce souvenir en 1989 pour attiser les sentiments belliqueux et nationalistes de la population serbe.

Cette guerre donna lieu à plusieurs faits d'armes extrêmement destructeurs. Le siège de Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine, dura d'avril 1992 à février 1996 et aurait fait, au moins 10 000 morts et 50 000 blessés. Le massacre de Srebrenica, également en Bosnie-Herzégovine, fit entre 3 000 et 8 000 tués, principalement des hommes et des garçons.

Si les Serbes furent maintes fois dénoncés pour leurs exactions par les organisations internationales, invariablement plus promptes à dénoncer qu'à agir pour mettre fin aux carnages, les batailles que ceux-ci menèrent étaient enchevêtrées à une multitude d'autres mettant en cause d'autres nations, ethnies ou religions. Et ces batailles avaient rarement l'ampleur des deux faits rapportés plus haut. Si les bombardements et les massacres organisés à grande échelle ont détruit biens, personnes et vies, ils l'ont fait en quelque sorte aveuglément, comme le permettent plus que jamais les moyens militaires contemporains, assimilables à de vastes jeux vidéo. Ce ne fut pas le cas pour tant d'autres destructions opérées à moindre échelle par de petites unités de belligérants s'en prenant de personnes à personnes à des habitants sans défense de villages, de fermes isolées, à des passants souvent ignorants de la guerre en cours, mais ne parlant pas la « bonne » langue ou la parlant avec un accent qui trahissait leur « mauvaise » origine. Ou tout

simplement sans défense, comme Anna, dans le film de Coixet, et son amie Cora. Ces persécutions-là se faisaient en face à face. Les humiliations, les tortures, les viols, les meurtres se perpétreraient en direct, les yeux dans les yeux, les yeux des victimes crevés par la haine froide, la jouissance glaciale giclant des yeux des bourreaux. Les victimes, si elles survivaient, ne verraient plus jamais rien d'autre que ces regards haineux, leur vie à jamais suspendue à cette image...

Des guerres comme celle de l'ex-Yougoslavie, avec leurs enchevêtrements inextricables, leurs gestes d'éclat et leurs horreurs ordinaires, le monde en a toujours connu. En ce début de XXI^e siècle, on en compte des dizaines : en Afrique seulement, des conflits perdurent au Soudan, au Tchad, en Somalie, au Burundi, en Ouganda, au Congo. On se bat au Sri Lanka, au Népal, au Cachemire, en Palestine et en Israël ... Ces guerres sont considérées comme « locales », ce qui semble nous justifier d'en détourner le regard. Et tous ces conflits ont en commun des questions de murs : physiques, ethniques, religieux, politiques, économiques. Chaque conflit comporte un enjeu de territoire géographique ou éthique disputé à même des champs de forces qui sont autant de murs vivants. Et d'autant plus solides et indestructibles dans leur structure et leur dynamique que les conflits sont violents. Ceci évidemment tant qu'ils tiennent. Si ces murs sont enfoncés, les individus qu'ils étaient censés protéger s'effondrent en un flot incessant et impuissant de fiel et de larmes.

Mais cette hémorragie pouvant mener à la dissolution et à la mort, se trouve parfois jugulée par ceux-là mêmes qui l'ont provoquée. Les nations ou les groupes victorieux reconnaissent souvent l'utilité, pour eux, des entités qu'ils ont écrasées. C'est pourquoi ils prennent part à leur restauration, contribuant ainsi à reconstituer les murs identitaires de la nation humiliée. C'est ce qui s'est passé pour l'Allemagne et pour le Japon à la suite de la dernière guerre mondiale. Des décombres des murs effrités ont suinté d'autres murs s'élevant peu à peu en prévision d'autres attaques.

Il en va autrement des victimes individuelles, même si les mesures internationales de reconstruction peuvent avoir sur elles un certain effet réparateur. Si ces personnes survivent physiquement, elles doivent par elles-mêmes s'accommoder de ce qui leur est arrivé et de leurs blessures physiques et psychiques. Sur ce plan, les victimes de l'horreur en face à face sont sans doute infiniment plus hypothéquées que celles dont les maisons ou même les proches ont été détruits par des bombardements. Pour celles-là, des actes délibérés souvent soutenus par des regards insoutenables ont incrusté l'abomination dans leurs tissus. Ce qu'elles ont perdu dans cette violence, ce ne sont pas des biens ou des personnes aimées, mais plutôt quelque chose de leur noyau, de leur âme. Elles ne vivent dès lors pas tant sous le signe de la perte que sous celui de la honte. Tel est le sort d'Anna.

Le trauma

Sur le plan individuel, Anna a subi ce que le langage de la psychologie appelle un *trauma*. Le sens premier de ce mot est celui d'une blessure, et en particulier celle résultant de l'action de « percer » : une blessure par effraction, une lésion résultant d'une violence extrême infligée au revêtement cutané, à la peau. Ce sens s'applique littéralement à ce qui nous est rapporté de l'histoire de cette jeune femme emprisonnée avec d'autres femmes dans un petit hôtel par une soldatesque parlant la même langue qu'elle, violée des dizaines de fois, torturée par des brûlures de cigarette sur tout le corps et par le spectacle insupportable des cruautés infligées à ses compagnes d'infortune.

Le *trauma* est « un événement inassimilable par la personne qui le subit ». Il se traduit par un *traumatisme*, c'est-à-dire par un ensemble de dommages au tissu physique et surtout à la psyché de la victime. L'événement traumatique se caractérise par son intensité et sa brutalité et le traumatisme par l'incapacité où se trouve la personne de répondre adéquatement à ce choc et par les effets pathologiques durables qu'il provoque dans l'organisation psychique. Les personnes traumatisées souffrent souvent d'une configuration de symptômes allant de l'anxiété chronique à l'angoisse, d'insomnie, de sommeil ponctué de cauchemars. Elles vivent la plupart du temps dans la léthargie, l'apathie, l'engourdissement de leur sensibilité, de leur imagination et de leur affectivité. Le problème qu'elles vivent la plupart du temps sans le ressentir vraiment est celui de la présence en elles de ce corps étranger, de cet *alien* qui est entré par effraction dans leur vie sous la forme d'une expérience d'une intensité massive, d'une force impossible à contrecarrer. Cela les pénètre jusqu'à la moelle.

Cette expérience échappe au temps. Elle ne passe pas. « C'est comme si je me faisais toujours agresser », disait au début de sa thérapie un homme victime d'une tentative de meurtre. Inassimilable, cette expérience appelle constamment qu'on se défende contre elle. Et qu'on se protège de façon radicale de tout ce qui, provenant de l'extérieur, peut rappeler de près ou de loin l'agent traumatisant. La vie de la victime est parfois totalement mobilisée par cette défense, son élan vital brisé.

Cette défense consiste la plupart du temps à s'emmurer contre le monde extérieur, toujours soupçonné d'intentions malveillantes. Mais cette défense comporte aussi et peut-être même surtout une face interne. Celle-ci consiste en la sécrétion autour des représentations et affects liés au trauma d'une gangue protectrice. Pour pouvoir vivre avec « ça », la seule issue semble être de le cliver, de l'isoler, de l'enfermer dans une sorte de crypte psychique. Mais c'est là une opération très coûteuse, et rarement réussie. Car ce qu'on tente de contenir par le clivage semble animé d'une vie propre et ne cesse de tenter de s'échapper. Huître protégeant sa chair des dangers extérieurs par une coquille rugueuse, perle sombre toujours menacée d'effritement que l'huître a secrétée contre les arêtes d'un grain de sable infiltré dans son intimité ...

On se retrouve ainsi sur le plan de la singularité d'un individu avec une dynamique qui est l'homologue de celle qui existe quand la guerre prend fin. Le groupe vaincu, l'échine cassée, se tapit dans la honte et l'humiliation. Il fait tout ce qu'il peut, il accepte tous les « compromis » terme poli désignant toutes les volontés du vainqueur, pour se protéger de toute autre exaction. Et par devers lui-même, il enrobe sa défaite de rationalisations, de protestations de dignité par-delà l'épreuve, d'appels aux gloires passées et de rappels de victoires anciennes : enrobage de la cuisante défaite pour préserver ce qui reste de la fragile chair nationale... Macrocosme d'une nation, microcosme individuel : reflet mutuel et réciproque l'un de l'autre ?

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : les sévices sont vécus d'une façon propre à la nation ou à la personne qui les subissent. Les dommages sociaux, politiques, matériels, pour une nation, et, pour un individu, psychiques, autant que physiques, sont fonction de la dynamique propre de la victime, de son degré de fragilité et de perméabilité, de sa vision du monde, de sa culture, le tout issu de l'histoire personnelle ou collective. De telle sorte que les mêmes sévices infligés à deux personnes, à deux nations donneront lieu à deux configurations traumatiques distinctes. Et sur le plan des collectivités, les choses se compliquent du fait qu'une guerre entre deux ensembles d'individus est un événement « systémique » dans lequel l'agresseur et l'agressé ont partie liée. En temps de « paix », on peut souvent en dire autant des victimes individuelles et de leurs agresseurs. Mais la situation décrite dans le film n'est pas de celles-là. Anna s'est retrouvée happée par un monde guerrier dont elle ne faisait partie que parce qu'elle voyageait au mauvais moment sur une route qu'elle ne savait pas dangereuse.

Par ailleurs, la personne torturée, la nation défaite vivent souvent dans l'exaltation de l'exceptionnalité de leur vécu, dans une sorte d'auto-conscience permanente de la qualité transcendante de leurs souvenirs et de leurs symptômes. C'est pourquoi on ne saurait prétendre conduire par un traitement quelconque la victime vers un retour à la toujours hypothétique normalité. Son « exceptionnalité » est tragiquement irréductible et elle s'inscrit dans son identité. La personne traumatisée en porte désormais et à jamais les stigmates. Se débarrasser de celles-ci suscite à la fois son plus cher désir et la peur d'y perdre quelque chose devenu pour elle tragiquement irremplaçable.

Mais se pose toujours la question de la « guérison », de la « réparation ». Comment guérir d'un traumatisme ? Comment réparer ce qui a été dévasté ? Les nations, les groupes traumatisés reçoivent parfois des vainqueurs des « compensations » leur permettant de reconstruire ce qui a été saccagé. Cela guérit rarement les âmes. Et ces présumées largesses des victorieux tarissent rarement le flot de mots écrits ou prononcés par des membres de ces collectivités pour porter à la parole les souvenirs des événements traumatiques et les effets de ceux-ci sur le monde intérieur. Les écrivains, penseurs, artistes contribuent, sur un mode tragique, à restaurer le « tissu du sens » que l'absurde de la guerre avait si profondément lacéré. Mais cela peut-il suffire comme voie de rétablissement ?

La vie et le pouvoir des mots

The Secret Life of Words fait pour sa part l'économie d'une réflexion sur le « traitement » des sociétés, laissant même entendre qu'elles sont peut-être incurables à la fois dans ce qu'elles infligent aux autres et dans ce dont elles souffrent. « Il en sera toujours ainsi tant que les hommes seront des hommes », dit plus ou moins la psychologue travaillant à l'*International Rehabilitation Council for Torture Victims*, organisme réel ayant pignon sur rue à Copenhague et dont Isabel Coixet semble partager le point de vue.

Inge, cette psychologue incarnée par Julie Christie, contribue à garder vivante la mémoire des horreurs de cette guerre, étant bien entendu que l'arme la plus puissante de la lignée où s'inscrit tout génocidaire, tout tortionnaire est l'oubli des générations ultérieures. Elle rapporte qu'avant l'Holocauste, Adolf Hitler aurait convoqué ses proches collaborateurs pour les convaincre que son plan pouvait être digéré par l'histoire et disparaître dans ses replis, puisque trente ans après les faits (en 1940), l'extermination des Arméniens était déjà oubliée.

Le rôle de cette femme et du centre où elle travaille peut apparaître à contre-courant de ce que souhaite une survivante telle qu'Anna. Alors que celle-ci n'a pas de plus cher désir que d'oublier, de se débarrasser de « ça », la position de ce centre est différente. On y avance qu'il faut préserver soigneusement la mémoire des horreurs, en brandir les traces, en faire des mises en garde lorsque de nouvelles horreurs s'annoncent. Préserver la mémoire collective et soulager par l'écoute, par la parole, le poids, la brûlure et la souffrance de la mémoire individuelle...

Le scénario de Coixet suggère que cette souffrance peut s'atténuer et la gangue de silence qui l'enkyste se dissoudre ou du moins s'assouplir par l'effet d'une conversation-fleuve marquée par l'émergence d'une complicité interpersonnelle. Et c'est bien ce qui se passe entre Anna et Josef, l'homme qu'elle soigne. Celui-ci, tel un enfant, les plonge l'un et l'autre dans un bain de parole spontanée, fantaisiste, drôle, désarmante qui crée entre eux une confiance et porte Anna à s'ouvrir.

Sans négliger l'effet réparateur possible de tels échanges, toute personne qui a côtoyé des traumatisés ou qui s'en est occupé peut toutefois témoigner de la difficulté à faire sortir « ça » du silence. Combien d'entre eux logent dans le réduit minéral d'un silence prostré ? Et lorsqu'ils parlent, ce qui se dit n'est souvent que la description maintes fois réitérée des sévices subis, comme si cette répétition pouvait conjurer les traces qu'on en porte. Et c'est effectivement ce qui peut se passer. Ces descriptions ne sont jamais de pures répétitions. Chacune comporte, pour qui sait les remarquer, de petites, parfois infimes variations entre lesquelles peut s'immiscer la parole de celui qui écoute et entend, et qui résiste à l'effet de sidération de ces tableaux. Dans ces interstices peuvent se glisser par la voie non verbale, aussi bien que par des

mots, plusieurs pistes vers un retour à la vie : une sollicitude et une empathie réellement ressenties et sobrement exprimées, un encouragement à continuer à parler en dépit de la souffrance. On arrive parfois à trouver par le dialogue un éclairage légèrement différent, une autre perspective. Et parfois même reconnaître que « ceci étant, la vie, ma vie, continue ».

Tout cela demande à la victime un courage hors du commun et à la personne accompagnante une attention, une finesse, une congruence, une patience exceptionnelles. Mais c'est à ce prix que l'huître peut s'entrouvrir pour reprendre ses échanges avec le monde. Et les parois de la perle s'affermir et se satiner. Ainsi la cohabitation avec la chair sensible de l'être qui l'a produite devient peut-être possible. Car ce joyau sombre est là à demeure.

AJ